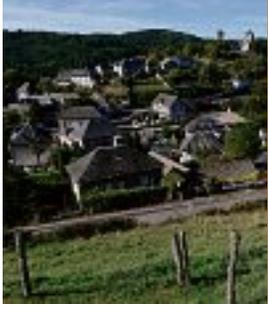


■ Dans mon village



Entre Tulle et Brive, Cornil, petit village perché sur les collines

P. II

■ Tendances

À l'entrée d'Arnac-la-Poste, sur un poteau téléphonique, un totem est le symbole de la solidarité entre les communes aux noms burlesques

P. III

■ Automobile



Sur la piste des plus belles mécaniques, le Mondial 2016 ouvre ses portes

PAGES IV & V

mag dimanche

L'invité

La tragédie syrienne dans l'absurde

Amin Elsaleh vit entre Paris et Augères, en Creuse. Ce dramaturge, ancien ingénieur en informatique, est d'origine syrienne. Il voit, de loin, son pays s'effondrer sous les bombes,

Sophie Emery

sophie.peyrol@centrefrance.com

Le majestueux séquoia trônant dans son jardin a subi les affres de la foudre le jour où Palmyre est tombé entre les mains de l'État islamique. C'était l'année dernière. Le 20 mai 2015. Ce jour-là, Amin Elsaleh s'en rappelle parfaitement. Ce jour-là, il était avec sa femme Jacqueline dans leur maison du Villard, un hameau de la commune d'Augères, au cœur de la Creuse.

Pour ce Syrien, dramaturge et ancien ingénieur en informatique, ce séquoia était une source d'inspiration. Inébranlable, il tient encore, même s'il a perdu de sa superbe et de sa hauteur. C'est sur un banc, au pied de l'arbre, qu'il a écrit une dizaine de ses pièces. « Ce banc, c'est mon âme », s'exclame-t-il. Dommage collatéral du malheureux coup de foudre, il a malgré tout résisté et Amin Elsaleh écrit toujours dessus. L'auteur s'y remémore son parcours littéraire, principalement focalisé sur le théâtre de l'absurde.

Ses terres, sources d'inspiration

Sa première pièce en français, *Monsieur K.*, a été écrite en 1981. En 1987, il écrit *Étrange découverte*, qui décrit le chaos menaçant en Syrie. « On m'a demandé : "comment avez-vous eu cette



AMIN ELSALEH. L'histoire de la Syrie et les conflits au Moyen-Orient ont inspiré le dramaturge. PHOTO MICHÈLE DELPY

prédiction du chaos ?" Parce qu'un écrivain sent », explique-t-il. Si le séquoia de son jardin l'inspire, son passé et sa vie au Moyen-Orient aussi. Comme la guerre des six jours, en 1967 : « Pour moi, il était impensable que cette guerre absurde soit déclenchée et qu'Israël ait conquis un territoire plus important ». La défaite de la Syrie lui a

alors inspiré une trilogie : *Trop de passion pour un pèlerinage en exil*.

En 1976, il écrit en arabe *Mon nom est Ezzedine*, après l'assassinat d'un grand intellectuel palestinien. Cette pièce sera donnée le 23 avril prochain à Ménilmontant (Paris). Ce n'est pas la première de ses pièces à être jouée sur scène : *Monsieur K.* a été donnée au

théâtre de Ménilmontant, mise en scène par Monica Tracke, et une de ses pièces lyriques sera interprétée par Roula Safar, une soprano d'origine libanaise, dans le 12^e arrondissement de Paris, en mars prochain.

Amin Elsaleh a été nommé au sein du réseau européen de traduction théâtrale en arabe, pour faciliter les traductions

avec le monde arabe. « J'essaie de promouvoir le théâtre et la pensée européenne dans les pays arabes », ajoute-t-il.

Du fond de sa maison creusoise – héritage familial de sa femme Jacqueline – Amin Elsaleh n'oublie pas ses terres syriennes. Il les a quittées en 1963 pour poursuivre ses études d'ingénieur. Après être passé par l'Égypte, il les a

■ REPÈRES

Naissance. Amin Elsaleh est né en 1944 à Jérusalem. Il reste marqué par l'exode vers la Syrie, en 1948.

Carrière. Dans sa brillante carrière d'ingénieur, Amin a participé à l'introduction des caractères arabes en informatique.

Politique. En tant qu'écrivain, il refuse de s'engager politiquement. « On perd l'essence de notre pensée en s'affiliant. Notre pensée n'a plus de sens ».

continué à Paris. Puis il a travaillé dans des sociétés prestigieuses et a fait sa thèse grâce au CEA (Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives). Il est revenu vivre en Syrie, à Damas, de 1974 à 1990. De ces années, Amin et sa femme gardent un tendre souvenir. « On avait très peu de revenus par rapport à la France, mais il y avait la chaleur des gens, et ça, c'est irremplaçable ».

« Pourquoi on laisse faire ? »

Aujourd'hui, son pays est ravagé. « À la télévision allemande, ils comparent Alep à Berlin. Mon frère, qui vit à Cologne, dit que la différence, c'est qu'à Berlin, il restait des murs. À Alep, tout s'effondre. Ces armes sophistiquées pulvérisent tout. Alep était une ville très, très belle. On l'a visitée plusieurs fois. Alors, puisqu'on compare, pourquoi on laisse faire ? » ■